

Identité culturelle multiple, jeu de la mémoire et canon littéraire – le Journal d'un écrivain roumain, l'Arménien Arșavir Acterian¹

Prof.dr.Simona Antofi
Universitatea „Dunărea de Jos” din Galați

Résumé : *L'Arménien Arșavir Acterian avait, au moment de son début littéraire, 85 ans; et c'est l'âge qui lui a permis de connaître l'atmosphère culturelle cosmopolite, largement ouverte vers l'Occident, de la Roumanie de l'entre-deux-guerres, ainsi que la période communiste et postcommuniste. Arșavir Acterian fait partie d'une génération perdue d'intellectuels roumains (la génération des années 1927), dont la survivance identitaire a été rendue possible par la culture.*

Dans son Journal, il fait l'éloge de ses amis, écrivains juifs, roumains, arméniens et, parfois, décrit la communauté arménienne de Roumanie. Même s'il adhère temporairement (pendant les années 1940) à la Garda de Fier (formation politique nationaliste roumaine), il reste fidèle à ses options et à ses modèles culturels et littéraires : Montaigne, Pascal, Valéry etc., et à ses amis : Virgil Gheorghiu, Mircea Eliade (Roumains), Nicolae Steinhardt, Mihail Sebastian, B. Fundoianu (Juifs), Siruni, Bogdan Căuș (Arméniens). C'est ainsi qu'il peut garder son identité et sa liberté spirituelle, surtout pendant la période communiste qui a uniformisé jusqu'à anéantir l'identité individuelle.

Mots-clefs : *communauté ethnique, modèle spirituel, identité culturelle, littérature*

Auteur de deux journaux intimes, intitulés, modestement, **Jurnalul unui om leneș (Journal d'un paresseux)** (1929-1945) et, significativement, **Jurnalul lui Nastratin (Le journal de Nastratin)** (1958-1990), Arșavir Acterian est le frère de Haig et de Jeny Acterian, Arménien d'origine et membre du deuxième échelon de la génération de '27, génération perdue d'intellectuels roumains de la plus pure race, de l'entre-deux-guerres. Réunissant Eliade, Cioran, E. Ionesco, Mircea Vulcănescu, Petru Comarnescu, les frères Acterian etc., sous la tutelle spirituelle de Nae Ionesco, *le bateau aux perdus* – comme disaient quelques-uns des jeunes de l'époque qui s'efforçaient de dépasser les grands seuils et les tremblements radicaux de l'histoire, grands ou petits - retrouve, dans les journaux d'Arșavir Acterian, son image la plus fidèle possible.

Désigné, tour à tour, par la critique de spécialité ou bien par lui-même, parce qu'animé d'une rarissime et puissante modestie, comme *l'homme sans qualités*, ou comme *l'homme ordinaire du siècle*, Arșavir Acterian souffre profondément *du mal du siècle* spécifique à toute transition d'une époque à une autre, ressent l'ennui et le dégoût vis-à-vis de la vie (et de la littérature) propre - à ce moment-là - à l'entière intellectualité roumaine, et n'a qu'une certitude – la toute-puissance de la mort. A la différence de certains esprits contemporains, inquiets, et par là très productifs dans le plan littéraire et non seulement, Arșavir Acterian se contente, passivement, du plan secondaire, vit pleinement la fascination exercée par d'autres penseurs, tels Nae Ionesco, et adhère à l'extrême droite roumaine, incarnant le réceptacle irréductible de ce temps-là. [1]

La jeunesse de cet écrivain profondément non canonique, d'abord par rapport à l'hierarchie canonique qu'il élabore lui-même dans le plan littéraire et au cadre de laquelle il se réserve une position de milieu, se place sous le signe de l'émerveillement. Signalé dans une séquence de *mise en abîme* pour tout le **Journal d'un paresseux**, l'émerveillement, comme manière d'être au monde, définit presque toutes les nuances de l'étonnement : l'émerveillement – état d'esprit, état d'âme ; l'émerveillement de l'enfant ; l'émerveillement du simple d'esprit ; l'émerveillement du sage qui vient d'épuiser toutes

¹ Ce travail a été élaboré et publié grâce au financement obtenu par le projet CNCSIS IDEI II 949 - IMPACTUL FACTORULUI POLITIC SI IDEOLOGIC ASUPRA REFLECTARII LITERATURII IN SISTEMUL DE INVATAMANT. PERIOADA 1948-1989 (L'impacte du politique et de l'idéologie sur la sélection des textes littéraires des manuels scolaires de la période 1948-1989)

les possibilités de quêter l'Absolu, qui a parcouru toute les impasses et qui se retrouve épuisé et vide, surpris par l'incommensurable mystère que son esprit n'arrive pas à appréhender. [2]

Cet état d'innocence paradisiaque et rétractile à la fois, protecteur face à ce qui pourrait provoquer des éclipses ou des bouleversements spirituels, est accompagné du doute par rapport à soi-même, aux autres, à la littérature, à l'effet thérapeutique et littéraire du journal. Petit à petit, les pages couvertes de notations quotidiennes forment un journal – et fondent une poésie spécifique – ainsi qu'un (anti)personnage qui aurait pu être différent s'il n'avait pas tellement douté de soi-même. En compensation, il existe, tout au long de l'écriture journalière, une suite de *mises en abîme*, involontaires évidemment, et des images – en miroirs déformants – du chroniqueur. C'est ainsi que prend naissance un profil *en miettes* de l'auteur du journal, placée non pas sous le signe de la certitude, mais sous celui du possible. Une image envisageable du personnage – celle de l'écrivain tel qu'il aurait voulu être – c'est Gérard de Nerval. Naturellement un Nerval remodelé selon la disposition spirituelle de celui qui portraitise, en revers négatif, tout ce qu'il n'est pas. Et qu'il ne pourra jamais l'être. Chose admise et lucidement assumée : « Il a brûlé. A lire, à voyager, à aimer. Il s'est consumé dans un amour malheureux, à la recherche de la pureté et à la quête de l'Absolu. Il a eu le culte de l'amitié. Et celui de la beauté. Il a vacillé entre le christianisme, les sciences occultes et l'ésotérisme oriental. Il a essayé de s'approcher le monde d'au-delà à travers ses intuitions philosophiques et poétiques, mais ses visions sont assez vagues, inconsistantes, sous-jacentes à des doutes et à des incertitudes. Il a rêvé à l'immortalité et a souffert pour savoir si son amour terrestre avait la chance de durer après la mort, ou bien s'il disparaîtrait dans le néant qui nous attend peut-être, contre tout espoir d'une vie éternelle. De son existence, échouée dans la folie et dans le suicide (ce qui prouve de la lucidité mêlée au désespoir), il nous reste quelques livres qui vibrent (pour tout lecteur sensible à cela) d'un amour exaltant et d'une fébrile recherche du sens de la vie, des tentatives de dévoiler les mystères de la vie, présents et visibles partout pour un œil curieux de découvrir les essences. Le rêve s'allie à la poésie dans une œuvre écrite dans le tumulte d'une vie passionnelle. Voilà Gérard de Nerval. (notre trad.) » [3]

Sous le signe du provisoire, poussé par le besoin de stabilité et par la nostalgie non avouée d'un autre soi-même, idéalisé par la quête - et par la découverte - de l'Absolu et du sens complet de la vie qui subsistent dans un chef-d'œuvre, Arşavir Aterian ne cesse de s'approcher, dans une autoscopie lucide, hors du commun. Sans être l'adepte de quelque idéologie – son ancrage temporaire dans la doctrine légionnaire est tout à fait hors de propos pour sa nature spirituelle passive par excellence, tournée sur elle-même, malgré les allusions vagues qui font remonter en surface des souvenirs réprimés opiniâtement – l'Arménien Arşavir Aterian fait preuve parfois d'une misogynie réconfortante qui lui permet, au-delà de la pose juvénile, de paraître plus naturel dans sa relation avec les femmes. Vite abandonnés en faveur de la totale liberté de l'esprit, les jeux érotiques de séduire ou de se laisser séduire temporairement n'ont d'autre spécificité que d'être peu nombreux dans les pages du journal : « Comment juger ces femmes ! A peine sorti, on tombe là-dessus. Des machins mobiles, charnus et excitants sur leurs deux jambes. (notre trad.) » [4]

En ce qui concerne l'amour physique, celui-ci provoque, rétrospectivement, du mépris et du dégoût. Envers les femmes et envers ses penchants lubriques, inquiétants par leur intensité, mais exorcisés par la dureté du langage de l'homme et par l'écriture : « Je mets la patte sur le corps dénudé. Pourquoi nu, sinon pour cela ? J'embrasse la lèvre teinte et énigmatiquement sensuelle. Pourquoi balancements, câlins, façons, sous-entendus, appels, sinon pour que je réponde ? Et je réponds à cette invitation comme un animal. *Post coïtum...* (notre trad.) » [5]

Il existe aussi dans le journal un débat – un faux dialogue, qui ne suppose nullement la rupture de ce *silence* conçu comme une autre idée obsessionnelle d'Arşavir Aterian – sur une scène intérieure, à partir d'idées fondamentales et de théories sur la vie, la vérité, le temps, la mort, le sacré etc. Démarche initiatique sinueuse, manière souvent désespérée de rechercher un sens de la vie en particulier et de l'existence en général, camouflée dans les interstices du texte, le journal d'Arşavir Aterian trahit une grande inquiétude, une angoisse métaphysique, la peur d'avoir été abandonné par la divinité et une attente de la moindre révélation, étendue sur les coordonnées du temps subjectif,

Un homme sans qualités et sans espoirs, un personnage laborieusement conçu, d'une réelle complexité, expérimente et abandonne ensuite, l'une après l'autre, toutes les voies qui auraient pu mener à la découverte de l'absolu. Incapable de construire sa propre théorie et ses propres instruments de recherche – à l'exception du journal - Arşavir Aterian utilise toutes les méthodes des autres, les mettant à l'épreuve de son esprit toujours mécontent de soi et du monde, mais incapable de se révolter ou de changer. Néanmoins, malgré tout, il ébauche une poétique du journal - à laquelle il ne croit pas d'ailleurs - en réunissant le refus de la préciosité et l'authenticité avec le desideratum de surprendre *l'instant*, le moment fugitif.

Se plaçant de nouveau entre des miroirs parallèles, Arşavir Aterian retrace dans son journal les profils de plusieurs personnages qu'il n'aurait jamais pu incarner : Costin Deleanu, élève de Nae Ionescu qui croit inébranlablement à la force de la logique du maître, Eliade - le sceptique et Cioran – le nihiliste. Ou bien l'écrivain appréhende le personnage qu'il aurait pu devenir, un grand littérateur tel Eugène Ionesco, s'il avait abandonné sa passivité, assumée comme *modus vivendi*, et le doute par rapport à la force compensatrice de la littérature.

La perte de sa sœur Jeny, à l'agonie de laquelle il a assisté jour après jour, détermine une interruption de ses méditations métaphysiques et de son obsession pour l'absolu. Mort lui aussi quelque part sur le front de l'Est, Haig était toutefois resté dans le souvenir de son frère comme un cumul dynamique de qualités artistiques, comme un esprit créateur qui avait laissé des traces ineffaçables dans le monde où il avait vécu. L'agonie de sa sœur est tout à fait autre chose. La fonction thérapeutique du journal se renforce, chose visible dans les moindres détails. Le registre stylistique change et le texte acquiert une nouvelle cohérence, un écoulement tantôt lent, tantôt syncopé, racontant les moments d'extrême souffrance physique de sa sœur et ceux de souffrance spirituelle du frère qui en est témoin.

La soif de vivre, l'acharnement de continuer à faire des projets et de programmer le futur, auxquels fait concurrence la lucidité de la personne intelligente qui connaît l'évolution des choses, le combat perdu d'avance de l'esprit avec la matière périssable concèdent une cohérence supérieure aux pages du journal. Les notations s'agglomèrent, tout en se coagulant selon une logique de l'écriture qui tache de transmettre un sens à l'existence, de chercher une justification pour la tragédie qui est la vie. Il y a là des pages troublantes dans leur simplicité dans lesquelles l'agonie discrète et terminale de sa sœur Jeny est secondée de l'agonie sans fin de Arşavir.

Tout aussi discrètes restent les notations de l'auteur sur le travail au Canal. « Il existe dans la vie des moments, des secondes qui peuvent sembler infinis. Je me rappelle les douleurs physiques que je devais supporter indéfiniment. Les travaux monstrueux au Canal, les retours à pied étaient pareils; fatigués, épuisés, nous parcourions une route de 7-8 kilomètres, après avoir, pendant dix heures, creusé la terre, chargé les wagons, charrié les brouettes. Il me semblait que tout cela n'allait plus jamais finir. (notre trad.) » [7] La solution – la seule possible – nous rappelle Pascal : *Abêtissez-vous !* Et toujours entre miroirs parallèles, sans inhibition cette fois, cet esprit universaliste, désinvolte dans ses

relations avec la grande littérature roumaine et européenne, avec les grandes figures livresques de ses esprits tutélaires du XX-ième siècle, exprime ses états d'esprit en citant *in extenso* **Trecut-au anii** ou bien **Rugăciunea unui dac**.

Ses rapports avec la communauté arménienne sont sporadiques. Et dépourvus de signification. L'écrivain ne connaît pas la langue arménienne mais il décide à un moment donné de participer, à l'église arménienne, au service religieux de la Résurrection. Autour de lui, il n'entend parler que le roumain, il écoute pourtant la messe, peut-être à la recherche d'une identité qu'il a vraisemblablement eue jadis, dans le passé collectif de son ethnie, identité qui lui offre de la stabilité et des certitudes personnelles. La présence d'un autre arménien, Siruni, ne fait autre que souligner la dimension spirituelle roumaine de l'écrivain. Siruni avait laborieusement traduit en arménien les vers de Eminescu et il en était très fier. Caractérisé avec sympathie mais lucidement, ce personnage épisodique du journal se contente de très peu : la reconnaissance publique de ses efforts de traducteur. D'ailleurs, « il a une mémoire colossale, un amour infini pour la culture et pour les hommes. Lucide, caustique, plein d'humour, bienveillant, poli, heureux quand on reconnaît son effort, en lui faisant un tardif éloge, orgueilleux, un peu vantard, mais modeste à la fois, se contentant d'une pension de 600 lei [...] (notre trad.) » [8]

En fait, Arșavir Acterian est l'image synthétique – et donc complète – de sa génération. Il a quelque chose de tous ceux dont il parle, dont il conserve correctement la figure, ombragée de nostalgie. Il fige ses contemporains d'une main sûre – eux et, implicitement, leur époque – dans des portraits mémorables, parce que Arșavir Acterian sait surprendre les gens dans des moments essentiels de leur existence et les rendre naturellement. Autant de qualités d'écrivain de vocation. Sûr de soi, cette fois-ci, l'écrivain établit son propre canon littéraire – une présentation synthétique de la littérature, et surtout de la poésie des débuts de la période communiste, mettant l'accent sur les généralisations nécessaires. Il aime beaucoup Alice Botez et Emil Botta – il compare sans réserves ce dernier à Eminescu et, après avoir clairement défini l'acte de création poétique, y compris dans son revers négatif, il forme, en mettant bout à bout ses préférences littéraires, sa propre histoire littéraire – une des *médiocrités* – en tant qu'alternative au canon officiel. Voici la définition de l'acte poétique et la disposition des poètes en catégories de créateurs : « Rares sont les poètes inspirés, visionnaires et prophètes, poètes qui ouvrent la porte aux révélations. La plupart ne savent pas ce qu'ils disent, hésitent, se répètent, le vent les emporte et ils volent sans direction, sans sens, ahuris, stupéfaits, jouant avec des images et des métaphores, emportés par l'aura inconsistant d'une inspiration ou tombés atteints par la mort rouge. Les créations de quelques-uns deviennent, à ma stupeur, source inépuisable de commentaires critiques subtils et excessifs, parfois même avec des commentaires philosophiques. (notre trad.) » [9]

A côté des notations d'une importance particulière, en tant qu'information et impact – Ezra Pound aurait voulu apprendre l'araméen et le roumain – le second pour sa beauté inouïe – il existe des séquences dont il résulte que le problème de l'absolu et de la mort continue à le préoccuper. Arșavir Acterian cherche infatigablement des solutions – toujours celles des autres – en philosophie, en littérature, dans l'acte de création, en mysticisme, pour l'insoluble problème de l'absolu, poursuivi toujours par la peur – face à la décrépitude, au sentiment envahissant de la résignation, du scepticisme et de l'échec. A travers cette manière de voir les choses, voici le portrait de Mircea Eliade : « il masquait néanmoins beaucoup d'orgueil, de vaillance et assez de vanité à côté d'une grande ambition de découvrir la vérité absolue, découverte qu'en bonne partie il avait abandonnée en faveur d'une gigantesque accumulation trop savante d'érudition, en faveur de préoccupations herméneutiques, éblouissant les chercheurs par sa science colossale sur le décryptage du sacré et du profane. (notre trad.) » [10]

Comme il est toujours au courant de tout ce que la littérature roumaine produit de bon, Arșavir Acterian écrit des essais profonds sur la mort, le temps, la vieillesse, l'absolu et la recherche de celui-ci, sur la culture et la création, sur leur rôle, sur le sens de la vie, sur la littérature en tant que quête de tout cela et, en fin de compte, sur le pouvoir de la croyance et sur l'amour de la patrie : « bien qu'Arménien d'origine, je suis né en Roumanie, mon pays. L'exil me donnerait plus de peine que la vie difficile dans ce pays que j'aime malgré tout, en dépit des crises qu'il traverse [...]. Aidez-moi, mon Dieu, à résister sans défaillance à la vieillesse qui m'attend, jusqu'au dernier moment qui me fera sombrer dans la mort. Jésus Christ, nom Maître, fils de Dieu, pardonnez mes péchés ! (note trad.) » [11]

Notes

1. Dans ce sens, Eugen Simion parle du fait que « son inappétence pour la littérature tout comme celle pour la vie, semble réelle et constitue le thème principal du journal qui fait naître un personnage à part, un individu qui a le sentiment qu'il ne peut être un personnage intéressant parce qu'il manque (ou a l'impression de manquer) de personnalité. (notre trad.) » in **Ficțiunea jurnalului intim**, vol. III, **Diarismul românesc**, Ed. Univers Enciclopedic, 2005, p. 302.
2. Arșavir Acterian, **Jurnal**, Ed. Humanitas, 2008, p. 50
3. **Idem**, pp. 58-59
4. **Idem**, p. 72
5. **Idem**, p. 106
6. Et pourtant, la passivité contemplative de Arșavir Acterian peut être comprise autrement : « l'état de contemplation n'est qu'en apparence inactivité ; c'est le don d'une intelligence de méditer en connaissance de cause à soi-même et d'être active, compréhensive quand il s'agit des autres » Elvira Sorohan, **Arșavir Acterian. Jurnalul unui filosof timid**, <http://convorbiri-literare.dntis.ro/SOROHANfeb10.html>
7. **Idem**, pp. 162-163
8. **Idem**, p. 194
9. **Idem**, pp. 216-217
10. **Idem**, p. 345
11. **Idem**, p. 469

Bibliographie

- Acterian, Arșavir, **Jurnal**, Ed. Humanitas, 2008
- Manolescu, Nicolae, **Istoria critică a literaturii române**, Ed. Paralela 45, 2008
- Mihăilescu, Dan C., **Literatura română în postceaușism, I, Memorialistica sau trecutul ca re-umanizare**, Ed. Polirom, 2004
- Simion, Eugen, **Ficțiunea jurnalului intim**, vol. III, **Diarismul românesc**, Ed. Univers Enciclopedic, 2005

Sites

- <http://www.proiectul-arche.org/2009/01>
- <http://www.romaniaculturala.ro/articol.php?cod=6779>
- Sorohan, Elvira, **Arșavir Acterian. Jurnalul unui filosof timid**, <http://convorbiri-literare.dntis.ro/SOROHANfeb10.html>